

Chapitre 3

Un intervalle est la distance qui sépare deux sons différents exprimés par deux positions de notes différentes. L'intervalle entre deux notes jouées successivement est dit mélodique. L'intervalle entre deux notes jouées simultanément est dit harmonique.

Le nom d'un intervalle dépend de la distance qui sépare les deux notes le constituant. Un intervalle comprenant deux degrés conjoints se nomme une seconde; un intervalle à distance de trois degrés, une tierce; à distance de quatre degrés, une quarte; à distance de cinq degrés, une quinte; à distance de six degrés, une sixte; à distance de sept degrés, une septième; à distance de huit degrés, une octave; à distance de neuf degrés, une neuvième; à distance de dix degrés une dixième, et ainsi de suite.

Exemple : entre do et ré, il y a un intervalle de seconde; entre do et mi un intervalle de tierce; entre do et fa un intervalle de quarte, et ainsi de suite.

La même note jouée par plusieurs instruments ou plusieurs voix se nomme un unisson. L'unisson ne constitue pas un intervalle parce qu'il ne peut y avoir de distance d'une note à la même note.

À partir d'un intervalle de neuvième, on parle d'intervalles redoublés. Un intervalle redoublé contient un intervalle simple additionné d'une ou plusieurs octaves. Exemple : l'intervalle de neuvième est une seconde doublée d'une octave.

Un intervalle est qualifié selon le nombre de tons et demi-tons qui sépare les notes le constituant. La seconde, la tierce, la sixte et la septième peuvent être majeures, mineures, diminuées ou augmentées. La quarte, la quinte et l'octave peuvent être justes, augmentées ou diminuées. Un intervalle ne peut pas être à la fois juste et majeur ou mineur.

Dans la gamme diatonique majeure, tous les intervalles entre la tonique et les autres degrés sont soit majeurs, soit justes. Exemple (entre parenthèses est inscrite la distance en tons et demi-tons des intervalles) :

do – ré : seconde majeure (1 ton);

do – mi : tierce majeure (2 tons);

do – fa : quarte juste (2 tons et demi);

do – sol : quinte juste (3 tons et demi);

do – la : sixte majeure (4 tons et demi);

do – si : septième majeure (5 tons et demi);

do – do (à l'octave) : octave juste (6 tons).

L'intervalle augmenté est plus grand d'un demi-ton que l'intervalle majeur ou juste. L'intervalle mineur est plus petit d'un demi-ton que l'intervalle majeur. L'intervalle diminué est plus petit d'un demi-ton que l'intervalle mineur ou juste. Exemple : do – mi est une tierce majeure; do – mi # une tierce augmentée. Do – mi^b est une tierce mineure; do – mi^{bb}, une tierce diminuée.

* *

Il y a de cela une semaine précisément que Columbia a reçu son premier cours de piano. Il est maintenant temps pour lui de revenir chez Amantine afin de continuer la leçon, voir si une progression a été réalisée durant les sept derniers jours. Amantine devra évaluer cette agilité nouvelle dans les doigts du jeune homme, lentement formée par l'exercice imposé, avant de poursuivre, alors même que ce premier obstacle n'aura pas bien été traversé. Elle ignore que lui n'aura pas pensé à l'exercice, à la répétition. Elle ignore aussi qu'il ne possède pas de piano.

Quelques minutes avant l'heure du cours, Amantine s'arrête de jouer pour aller déverrouiller le loquet de la porte. De retour au piano, elle reprend le trait qu'elle travaille depuis plus de deux heures. Une montée virtuose dans l'extrême aigu, sans régularité, sans motif rigoureux, tout à fait loin de la musique baroque. Une montée intellectuelle qui sort beaucoup de la tonalité, faisant des emprunts très rapides à un ton éloigné, le temps de déstabiliser l'écoute de cette ascension – et son exécution.

Le trait n'est pas plaisant, ce n'est pas son intérêt. Il vient casser la pièce en deux, lui empêcher toute possibilité d'être évidente, perceptible de loin. Il est difficile de saisir le projet d'une gamme comme celle-là.

Une heure passe, puis Amantine se lève pour refermer le loquet. La semaine suivante, elle fait les mêmes gestes. Ouvrir quelques minutes avant le cours, attendre l'heure durant, refermer. La troisième semaine, elle continue de répéter sans défaire le loquet.

Et durant ces semaines, c'est toujours le même trait qui est travaillé.

À la fin de la montée viennent plusieurs accords fortissimo, tous très discordants, qui redéboulent le registre du piano, se résolvant à peine. Le retour à un pianissimo est tout ce qui vient apaiser l'écoute. La pièce se poursuit, elle finira par s'achever : c'est la seule chose dont on peut être certain. Le chemin de l'écoute n'est pas tracé, l'oreille, à tout moment, comme on se retrouve dans un champ sans sillons, hésite sur la direction à prendre.

Quelques jours passent encore. Et puis, apparaît au coin de la rue Columbia. Il porte sa guitare sur le dos, siffle bêtement, rien de précis. Il est de ces jeunes hommes qui ne savent pas que le temps passe. Il porte un vieux chapeau élimé, anciennement noir.

On ignore d'où il revient.

En bas de l'appartement, les ouvriers de l'entrepôt prennent leur pause. Ça fume en cercle en cherchant à ne pas se regarder. Dans leur chienne bleue réglementaire, on dirait la répétition du même ouvrier, décuplé. Columbia les croise, il les a dépassés. Un des ouvriers lui crie : « Tu vas-tu nous jouer une petite toune? » On rit, malicieux.

Columbia se retourne, il s'illumine. Bien sûr! Et déjà il pose son étui par terre et sort l'instrument. Agenouillé, Columbia cherche une position stable. Il perd l'équilibre, le manche glisse et cogne au sol. Les hommes rient encore, puis ne rient plus, se désintéressent déjà. Ils écrasent leur mégot par terre, près de Columbia. Les conversations reprennent alors qu'ils passent par la porte du quai de chargement.

La pénombre de l'intérieur les avale, les fait disparaître.

Columbia plisse les yeux, mais n'arrive pas bien à voir. Il devine les contours d'un monde grand, autre, du mouvement, sans discerner ce qui bouge. Le mécanisme de la porte est actionné, elle se referme lentement en grinçant devant le jeune homme, alors qu'il essaie encore de voir à l'intérieur. Columbia penche progressivement la tête au fur et à mesure, pour tenter de voir jusqu'au bout.

Il ne sait pas être troublé de cet abandon. Il joue tout de même. Sur le trottoir, adossé aux briques rouges. Les paroles traitent d'une volonté dévorante d'égalité. Pour Columbia, la justice est un concept d'une folle simplicité, se réglerait en une chanson. Il chante, chante encore pour tous ses frères, espère qu'ils l'entendent à l'intérieur de cette prison de matériel. C'est toujours de cette manière qu'il pense, Columbia : en grande agitation.

De l'appartement d'Amantine, peut-on entendre cette chanson sur le trottoir? Sans doute que non. La guitare ne porte pas, le son meurt rapidement, s'étouffe dans la proximité du joueur. Mais peut-être que oui.

Encore le soir qui apparaît, le rougeolement impossible du ciel. Une voiture de grand luxe tourne le coin, s'arrête devant Columbia, devant les portes de l'entrepôt. La voiture est blanche, de cette propreté impossible, sans imperfection. Le moteur s'éteignant, on prend conscience de la bête qui y sommeille. Beaucoup de puissance, mais inutile, un simple ornement dans ces rues lentes de la ville.

Columbia est masqué par cette voiture venue se garer juste devant lui. Les derniers rayons du soleil se reflètent maintenant sur la grande bête blanche, aveuglent ceux qui pourraient passer. Un homme en sort, décevant dans son physique. Il est lourd, prompt à la calvitie. Porte sans élégance un complet fatigué de toute une journée de travail. Il ne sait pas donner à son corps l'attention portée à son véhicule.

Caché par sa propre voiture, il n'aperçoit pas Columbia, ne l'entend même pas. Il regarde pourtant autour, comme s'il craignait qu'on le vît ici.

Il entre chez Amantine.

Columbia s'est enfin arrêté de jouer. Le jour, comme tous ceux au paroxysme de l'été, n'en finit plus d'achever, sans cesse l'on retire une couche de clarté, sans jamais arriver à la complète obscurité. Il est encore assis à même le sol, il ne bouge pas. La guitare sur ses genoux. Il tape sur la table d'harmonie.

La voiture est tout près de lui, elle lui bloque toute possibilité de voir plus loin. D'aussi près, l'ampleur d'un tel engin est démesurée. Il étire le bras pour donner quelques coups dessus, tester la résonance de la carrosserie, essayer les différents sons produits par la porte, les ailes, la jante du pneu.

Il croit souvent entendre le piano d'Amantine, oui, il pourrait le dire. Du ciel provient de la musique. Un morceau tout simple, gai et chantant. Il essaie de se synchroniser avec cette musique, mais les notes sont maladroitement, inégales.

Sur le piano, il entend un passage qui bute. Oui, c'est bien du piano. Le passage est repris, raté, repris, raté, plusieurs fois de suite. Il s'arrête alors de rythmer, ne peut plus. Puis le passage se réussit d'un coup, léger. Columbia comprend alors qu'une colère doit naître de cette voiture, que c'est ce qu'elle doit provoquer, c'est sa raison d'être. Les milliers de dollars qui se trouvent devant lui, dans cette pure perfection de la ligne, cela n'a aucun sens pour Columbia.

Il plaque sa guitare par terre. Avec ses genoux, Columbia la retient au sol, l'empêche de bouger comme on le ferait avec un criminel qu'on vient d'attraper. Puis il empoigne la plus grosse des cordes et la bande comme un arc, jusqu'à sa limite. Il met toute sa force à la faire céder. Il hésite un moment à aller plus loin, le fait. La corde se rompt dans un bruit étouffé. À l'intérieur des jointures, une grande marque douloureuse, proche du sang, strie les doigts de Columbia. Il défait la partie de la corde demeurée attachée au chevalet. Puis cette moitié est enroulée autour de sa main, à l'endroit de la marque, à la manière d'un coup-de-poing américain.

De chez Amantine, le passage est repris, de nouveau difficile, par la main débile de l'homme riche. Ça ne fonctionne toujours pas. Ça ne pourra pas fonctionner. Le cours, bientôt, doit s'achever.

Columbia referme la main, pose le dessus des phalanges enrobées de la corde en métal sur le blanc maculé de la bête. En haut, l'élève s'astreint une fois de plus à réussir le passage, n'y arrive décidément pas. La première rayure est la plus longue à faire. Les autres s'enchaînent, s'accélèrent, alors que Columbia fait des va-et-vient avec son poing sur la

portière. Le bruit des éraflures est à peine audible, dans l'extrême aigu. Mais on entend encore le piano qui reprend, depuis le début cette fois, la petite sonatine. Même sans l'écouter, le thème en vient à rester dans l'oreille. Columbia accorde son mouvement vandale au tempo de la pièce. Il interprète à sa façon la sonatine, ressent indistinctement qu'elle ne pourrait pas être mieux traduite que par ce balancement sur la blancheur de la carrosserie, par le jeu de cette unique corde. S'impriment dans la chair blanche les marques d'un passage, telles les stries des pierres géologiques, peu profondes, mais indélébiles. La partition s'est écrite.

La même difficulté survient, encore une fois, non réglée. La pièce s'effondre. La main de Columbia retombe, le poing se desserre, la douleur surgit.

La nuit est totale maintenant, les marques ne sont plus visibles. Jacques Lindberg ne le remarquera que demain, lorsqu'il sera trop tard.

La musique cesse tout à fait. Après un silence équivoque – est-ce seulement une pause? – arrive un moment d'urgence où Columbia vient se coller à la porte extérieure de l'appartement. Il entend la porte du haut s'ouvrir, la difficulté de la refermer, puis des pas amorçant la longue descente. Il entre, s'engouffre à son tour, crée la rencontre.

Deux hommes vont se croiser dans l'escalier de chez la professeure de piano. Columbia regarde haut, l'attention est forte, posée sur le mauvais élève. La cravate est dénouée à cause de l'effort qu'il a dû mettre. C'est ce que remarque Columbia d'abord. Le besoin d'air. L'homme plus âgé remarque aussi Columbia, mais d'une façon tout autre. Il a l'habitude des rencontres, sait lorsqu'il faut user de cette jovialité qui fait office de politesse. « J'ai fait mon affaire, elle est à toi. » Et disant cela, il pousse un rire, retenu depuis longtemps dirait-on, enfin libre d'y laisser libre cours. Il rit, rit fort encore, croise Columbia, lui tape dans le dos. Le passe.

– Vous avez pensé au nombre d’enfants que vous pourriez nourrir avec cette voiture?

Avant que l’autre ne puisse répondre, un trait s’entend en sourdine, et les deux hommes tournent la tête comme pour voir.

– Merveilleux, n’est-ce pas, cette musique?

Lindberg se retourne et disparaît vers sa bête blanche, laissant Columbia dans l’escalier, balançant entre la terre ferme et l’appartement.

–

La rumeur du soir s’étend loin dans la ville, n’épargne aucun café, aucun coin de rue, aucune promenade : c’est samedi. De l’appartement, on voit déjà le centre-ville qui scintille, prêt. Amantine a relevé ses cheveux en regardant par la fenêtre. Elle est habillée d’une robe, toujours la même, qui fait d’elle cette pianiste sans nom pour les clients du Lingot. C’est une robe très noire, elle moule son corps sans qu’on puisse dire qu’elle l’expose. Mais les bras sont nus, et le dos, celui de la robe, échancré. Tout cela contraste avec le froid à l’extérieur qui subsiste malgré la saison.

Pour quelques heures au Lingot on la paye bien, mieux qu’ailleurs, où on paye souvent mal. C’est pour cette raison qu’elle accepte chaque samedi de glisser son corps dans cette robe, afin d’entretenir de sa musique les clients de ce qui est sans doute le meilleur restaurant en ville. Chaque semaine elle joue le même répertoire. Cela ne dérange personne. Les airs sont ceux que tout le monde connaît.

Le miroir que possède Amantine est accroché perpendiculairement au piano. Assez long pour détailler le corps dans son entier lorsqu’elle joue, il est employé à toujours rappeler si la posture est bonne. Amantine n’a qu’à jeter un coup d’œil à droite pour voir si son dos

est encore droit, si les épaules sont relâchées. Déjà dans la chambre de musique de la maison familiale, le miroir était à droite d'Amantine. Pendant que son père lui apprenait le piano, il a beaucoup dit « regarde-toi », afin qu'elle remarque son corps. Le corps devait mémoriser, comme les doigts. Lorsqu'elle a commencé à répéter seule, quelquefois encore on l'entendait dans l'escalier demander à sa fille de vérifier sa posture. Alors elle tournait la tête à droite pour vérifier et se corriger elle-même. C'est une habitude dont elle ne peut plus se défaire, même lorsqu'il n'y a aucun miroir. À présent, le corps se souvient.

Pendant un long temps elle applique du rouge sur ses lèvres, pendant un long moment encore elle replace ses cheveux, les relève encore pour découvrir tout à fait la nuque. Amantine s'assure du seyant de la robe sur son corps jeune. Par-dessus, elle portera un mince châle transparent. Cette mise en scène du corps devant le miroir prend un temps considérable. Elle ne fait que ça. Pour la musique qu'elle joue au Lingot, il n'y a pas ce besoin de réchauffer les doigts ou de réviser les partitions.

La porte est toujours difficile à refermer, surtout durant les changements de saison. Il faut la claquer, s'y prendre de toutes ses forces comme si on faisait une scène à chaque fois. Elle parvient à tourner le verrou. Le couloir est abrupt, long, d'une longueur d'effet d'optique.

Le vent souffle fort, et le manteau n'arrive pas tout à fait à masquer la nudité provoquée par la robe. Amantine frissonne, c'est le vent, le Lingot.

Amantine doit arriver avant que le restaurant ne se remplisse. Donner l'impression qu'elle est constamment présente au Lingot, que rien n'existe d'elle en dehors de cette salle

à manger, de cette fonction d'être la joueuse de piano. Les serveurs se préparent à l'achalandage du soir. On a monté les tables en posant les ustensiles luisants sur des nappes en tissu blanc. Le gérant donne ses dernières instructions aux employés massés en cercle. Amantine frappe à la porte. Il vient ouvrir en continuant de parler.

Elle passe devant tous les serveurs en chemise blanche et tablier noir. Certains lui font un signe de tête. En chuchotant, on explique aux nouveaux que c'est la fille qui joue du piano. Le gérant demande s'il y a un problème. On dit que non, non, ça va.

La nuit est venue. La clientèle s'est doucement déversée au Lingot. Autour des tables, les serveurs s'empressent de répondre aux demandes, avec cette hâte qui ne doit jamais s'afficher. Amantine, au piano, respecte le tempo des pièces.

On voit à son opulence qu'il n'a jamais vécu la crainte matérielle, ou bien de si loin qu'elle n'est plus rien, même pas souvenir. Cela fait plusieurs heures déjà qu'il est assis, avec sa femme. Les deux depuis boivent beaucoup d'alcool, ils le supportent bien. La table n'est pas très éloignée du piano, assez pour qu'il n'en manque rien, mais pas suffisamment pour être remarqué de la pianiste. La chaleur du plaisir de l'alcool est apparue sur son visage à lui, depuis un bon moment déjà.

Une autre bouteille de vin arrive sur la table, l'homme sourit au serveur et fait signe de remplir le verre, au-delà de ce qui est convenu, « versez, allez, allez ». Juste avant que le serveur ne s'en retourne vers les cuisines, l'homme l'attrape par le bras, lui mentionne quelque chose à l'oreille en pointant la pianiste. Le serveur acquiesce, puis repart.

Amantine joue une valse démodée où rien ne surprend. Elle fait toutes les reprises, elle a le temps. À quoi pense-t-elle durant ces longues minutes où le piano est absent? De l'extérieur, le corps bouge doucement, suit la musique. Mais cet artifice, le mouvement de son corps, est un leurre majestueux. On ne peut que s'y méprendre, et c'est pour cela qu'Amantine est engagée, semaine après semaine, au Lingot. Faire le spectacle de jouer du piano.

Dans la salle, est-ce qu'on y croit, à Amantine? De l'intérêt, de l'amour qu'elle porte à cette musique, à *La valse des Roses du sud*? Et à elle, précisément à elle, et au sérieux du piano? À son existence à elle ici, au Lingot, dans une singularité de sa présence? Y croit-on? Et toute cette mise en scène du restaurant – les éclairages, le tapis rouge bordeaux, le ton des voix –, est-il possible qu'à un moment on cesse d'y croire, découvrant soudainement *l'envers du décor*?

Le tâche d'Amantine est précisément celle-là : faire oublier la mise en scène. Que son jeu, à la moindre distraction des clients, vienne capter l'attention, afin que demeure omis le reste. Alors oui, il faut croire à la pianiste.

L'homme verse dans le verre de sa femme, remplit le sien. Leur repas est fini depuis un moment déjà, il ne reste sur la table qu'une bouteille qui vient d'être vidée, et une autre pleine, deux verres. Ils ne se pressent pas. L'inquiétude est étrangère à l'homme. Ils sont bien à leur aise, ils écoutent la pianiste, et boivent du vin, le supportent toujours.

Il regarde la pianiste de plus en plus, l'écoute autant. L'attention n'est plus la même. On dirait : sérieuse maintenant, cette écoute de l'homme. Cela ne l'empêche pas de sourire, c'est l'alcool sans doute. Quelquefois il jette un regard à sa femme et, sans qu'ils ne se disent rien, elle comprend. Le sourire de son mari, elle le reconnaît.

Après chaque heure, Amantine a droit à une pause. Sans dire merci et sans qu'on l'applaudisse, le piano est laissé là pour quinze minutes. Sous le clavier se trouve une petite boîte électronique qui permet de remettre la musique enregistrée dans le restaurant. C'est aussi du piano, le volume sonore est le même. La transition doit s'effectuer sans que le Lingot entende la disparition d'Amantine. Elle évite le regard des clients en traversant la salle à manger. L'homme voit pourtant la pause d'Amantine. Il verse encore du vin, et regarde sa femme avec un sourire absent, comme s'il sortait du sommeil.

Les cuisines sont comme celles de tous les restaurants : chaotiques à cette heure de la nuit. Une petite guerre continuelle. Amantine se glisse à travers, ne dérange rien ni personne. Elle demeure étrangère à tous ces employés qui suent et sacrent. La fraîcheur, ici, est perçue comme un affront.

Il n'y a pas vraiment d'endroits où attendre que la pause se termine. Amantine s'est assise sur un seau, dans le mince couloir. Elle est immobile, et son regard est vide, son visage s'est oublié. Peut-être songe-t-elle à la partition demeurée sur le piano dans son appartement, cette époustouflante musique qui couronnera son récital de fin d'études. Mais les doigts sur ses cuisses restent sans vie, ils ne pianotent pas dans le vide, aussi ne peut-on pas savoir.

Le couloir est étroit et embourbé, et Amantine en prend toute la largeur. Un aide-cuisinier entre, rapide, il a besoin de quelque chose au sous-sol. Amantine se lève, elle se colle au mur pour le laisser passer et attend dans cette position serrée sur elle-même, elle attend qu'il revienne. Lorsqu'il remonte, il ne s'excuse pas.

Le sous-sol, c'est là que les serveurs et les cuisiniers vont faire l'amour en vitesse. C'est aussi là que l'on absorbe ce qu'il faut pour tenir le coup. Le contrepois nécessaire à tout établissement de luxe. Une seule fois Amantine y est descendue. Les murs étaient

humides, l'odeur encore pire qu'en cuisine. Le serveur lui avait dit « viens, n'aie pas peur », ne comprenant pas que son hésitation n'avait rien à voir avec la crainte. Dans sa voix, l'impatience pointait.

Plus que quelques minutes avant d'y retourner. L'odeur de la chair rôtie s'étend jusque dans le couloir, toute la nourriture n'est qu'odeur, mais surtout la viande qu'on incendie, c'est surtout elle qui perce et qui arrive au nez d'Amantine. Cette nuit, elle enlèvera la robe, et la robe sentira mauvais. Elle la jettera au loin. Même la nudité de son corps sera imprégnée du souvenir du Lingot. Chaque samedi c'est la même chose, cette constatation que tout lui a collé à la peau, et qu'il faut frotter, frotter.

Elle se lève, va vers la sortie de secours et regarde à travers la petite ouverture de la porte en fer massif. La ruelle est immobile. Des objets la jonchent, le réel qu'Amantine reconnaît. Elle peut sentir le froid s'immiscer à travers le métal, elle frissonne dans sa robe noire aux bras nus. Amantine doit retourner au travail.

Lorsqu'elle repasse par la cuisine, les employés reconnaissent la pianiste, la voient. Ce sont beaucoup d'hommes qui y travaillent. L'urgence fait ressortir une agressivité dans le regard qu'ils ont pour elle. Aucun n'arrête les gestes qu'il accomplit, ni les paroles, ni les cris.

L'homme est toujours assis avec sa femme. La bouteille tantôt pleine est maintenant bien entamée, et le Lingot est déjà plus calme que tout à l'heure. Les gens, repus, sont partis ou s'apprêtent à rejoindre une autre partie de la nuit. La femme maintenant parle, elle répand des paroles sans importance, douces. Son mari ne répond pas, mais cela ne l'empêche pas de prendre plaisir à parler. Elle sait qu'à cette étape de la nuit elle peut le faire.

Et l'homme s'attarde de plus en plus sur Amantine. Sa femme verse le vin pour lui maintenant. Il est à l'étroit dans ses vêtements, on le sent avoir chaud de tout ce vin et de toute cette nourriture. De toute cette soirée. Pourtant, il ne semble pas remarquer son inconfort. Il continue à boire du vin, il ne parle maintenant plus du tout à sa femme. Elle s'est calmée dans son besoin de parler aussi. Elle fait un commentaire ici et là, sur le repas ou sur l'ambiance, mais surtout elle se tait. Elle comprend le besoin de son mari d'avoir du plaisir, de s'enivrer de cette façon au Lingot. C'est une bonne épouse pour cet homme d'affaires, courtier en biens immobiliers, elle est d'un support magnifique. Il le dit, il le sait et la récompense en conséquence.

La rumeur continue de s'atténuer au Lingot. La soirée se transforme. La pianiste est de plus en plus entendue. Il ne reste bientôt que quelques couples arrivés sur le tard, et celui formé du courtier et de sa femme. Une autre bouteille est arrivée à la table, toujours du rouge.

Et toujours ce petit mouvement du corps de la pianiste, comme bercée par elle-même, par sa propre musique, telle une enfant grandie trop vite, devenue femme trop vite, une enfant laissée à l'hiver du monde, n'ayant que son souffle pour se réchauffer.

Elle termine toujours par une ballade, très lente, très simple, presque populaire, qui retient un moment encore le présent avant de le lâcher pour de bon. Le service s'est alangui, les paroles des clients sont maintenant douces, frêles. Le tapis rouge apparaît très foncé à cette heure de la nuit, presque lourd, mais nécessaire – à quoi?

Elle finit de jouer la ballade, on entend le thème qui revient. On le reconnaît, ce thème, il a été maintes fois réutilisé au cours du morceau, comme si la pièce n'avait été que ça, que lui, à peine varié. Le thème est long comme une histoire, et pourtant la connaissance que l'on en a est complète. On devine à l'entendre que c'est la fin du Lingot. Le restaurant demeurera

ouvert bien sûr, jusqu'au milieu de la nuit s'il le faut, et pourtant sa fin sera survenue déjà, bien avant : là, après l'accord final de la ballade jouée par la pianiste.

Elle le déroule, l'accord final, large, traverse le piano une dernière fois, elle laisse résonner, voilà. Amantine a achevé un autre samedi soir.

Maintenant que la salle est tranquille, on remarque beaucoup l'homme, gonflé de vin, qui applaudit vigoureusement, qui fait une ovation debout et sonore à travers le feutré du Lingot. « Bravo! », « bravissimo! » crie-t-il même. Les serveurs le regardent, mais ne réagissent pas. La pianiste, elle, prend le temps de fermer les yeux, poser les mains sur ses genoux. Elle omet le monde, puis rouvre les yeux, se penche, tourne le bouton du système et la musique revient, constante.

Les serveurs s'affairent à remettre de l'ordre dans tous les petits détails défaits pendant les quelques heures qu'a durées le repas du soir. Ils ne regardent pas directement l'homme qui crie bravo. Près des cuisines, les tablettes sont remplies de verres propres, séchés, alignés. Les ustensiles lavés sont frottés, retrouvent la pureté de l'origine. Des tables demeurent occupées, et quelquefois elles ont besoin d'être servies, mais, alors, les serveurs y vont comme à des amis.

L'homme applaudit toujours, il applaudit jusqu'à ce qu'elle se lève. Ça ne dure qu'une dizaine de secondes, cela semble pourtant un moment immensément long pour un homme seul qui applaudit, applaudit une femme. Enfin, elle le remarque. Elle fait un signe de tête discret, et puis il cesse.

Il dit une dernière fois, entre le cri et la confiance : « Bravo ». Il se rassoit.

Elle a refermé le couvercle du piano. Alors qu'elle se lève, l'homme lui dit « mademoiselle, mademoiselle! » Il attire son attention plus que nécessaire, la fait venir à sa table. Elle se force à sourire, et il la félicite, ne finit plus de féliciter son talent. Elle est toujours surprise de ce que le piano du Lingot peut causer. « J'aimerais vous offrir à boire, pour vous remercier de toute cette belle musique ». C'est ce qu'il dit à Amantine, qui hésite, – Je ne sais pas si j'ai le droit.

Ce sont les premiers mots qu'elle adresse à Jacques Lindberg.

– Serveur! Un verre pour mademoiselle la musicienne!

L'ordre résonne dans le restaurant vidé. L'homme décide de son droit, de toute façon, l'alcool qui remplit ses veines lui empêche maintenant de craindre l'interdit, presque entièrement.

Les employés qui la connaissent la regardent s'asseoir avec le courtier et comprennent. Ils ne diront rien, mais tout est compris dans ce verre supplémentaire apporté.

Lindberg se relève pour tirer une chaise à Amantine. Elle regarde autour, elle le regarde, lui, et s'assoit sur le bout de la chaise.

– Vous étiez magnifique. Votre jeu, je veux dire.

Le verre arrive. Avant que le serveur n'ait le temps de verser, l'homme s'empare de la bouteille pour le faire à sa place et, du même coup, signifie à l'employé de disparaître. Le signe est d'une clarté totale, alors même qu'on le remarque à peine. Malgré son ivresse, Lindberg n'a rien perdu de sa violence floue, celle des affaires. Il sourit à la jeune pianiste devant lui et lève son verre. Amantine connaît ce serveur, connaît son nom. Elle le regarde, mais lui est déjà reparti vers les cuisines.

Amantine répète qu'elle ignore si ce genre de chose est toléré, et lui répond, mais oui, mais oui. Ne vous inquiétez de rien. Alors elle prend le verre. Elle boit, beaucoup, avant même d'avoir trinqué, et l'homme sourit de satisfaction.

Pourtant, elle n'abandonne pas la raideur de sa position. L'alcool ne lui permet pas de se mettre à l'aise. On la dirait assise sur son banc.

Pendant qu'elle vide son verre, l'homme lui assure qu'il n'a jamais entendu rien de tel, qu'il s'y connaît un peu – pas tant que ça, mais un peu tout de même – mais que c'est la première fois qu'il en a de pareils frissons. Sa main est posée sur la cuisse de sa femme, c'est à son tour d'être muette, et à lui de parler.

– Mais vous devez jouer depuis toujours. Depuis que vous avez, quoi? Dix ans?

– Quatre.

– Impossible, je ne vous crois pas. Mais si, je vous crois, qu'est-ce que je dis. Quatre ans! Quatre ans, incroyable.

Il répète quatre ans comme s'il ne s'y faisait pas, comme si cela ne pouvait être qu'inconcevable de jouer du piano à quatre ans.

– C'est vos parents qui vous ont montré? Votre mère?

– Mon père.

– Votre père!

– Oui.

– Eh bien, votre père a raison de se féliciter.

En disant cela, il rit et trinque avec Amantine. Et puis la conversation se tarit d'un coup. D'un coup, le silence. On dirait que l'homme a tout donné. Ce silence n'est pas le même que celui qu'il a eu tout au long de la soirée. Pendant l'espace d'un court moment, il est désemparé de cette pianiste devant lui, à portée de main.

Le restaurant est calme, sans nouveauté. Il ne leur apporte aucune aide pour briser le silence. La musique de Chopin s'achève, est remplacée par un jazz ambient. La soirée de musique classique du Lingot est terminée.

– Mais, que je suis bête, vous devez avoir une de ces faims!

– Ho, non...

– Mais oui, laissez-moi vous offrir à manger.

– Ce n'est pas nécessaire, vous êtes

– Allez, allez, pas de gêne, je vous en prie! C'est moi que vous gêneriez en refusant.

Et l'homme claque des doigts. Il semble content de pouvoir dépenser son énergie ailleurs, dans ce claquement de doigts, dans ces ordres qu'il maîtrise si bien. Le même serveur apparaît avec la carte. Le menu dans les mains, Amantine demande,

– Vous êtes certain?

Bien sûr qu'il l'est. Amantine doit choisir un plat pendant que le serveur attend et que l'homme la regarde. Elle pointe ce qu'elle veut pour éviter d'avoir à le dire. Le serveur regarde son choix, la regarde elle. Il dit : « Madame ». Il repart.

– Au fait, je m'appelle Jacques. Jacques Lindberg.

Elle hoche la tête, sans dire un mot. Jacques Lindberg paraît soulagé d'avoir dit son nom, par sa simple formulation : Jacques Lindberg. Il n'attend rien en retour. Il existe, lui, Jacques Lindberg. Il a invité la pianiste du Lingot à manger, et cela suffit.

– Je suis courtier en immobilier. Mais attention, je ne fais pas dans les petits espaces. Je ne m'occupe que de grandes surfaces, 10 000 pieds carrés et au-dessus.

– Pourquoi ce besoin de grandeur?

– Mais c'est simple! Pour la cote.

Et disant cela il rit, de bon cœur, comme de la vérité même. Alors elle rit aussi, Amantine, de cette évidence qu'elle n'a pas vue.

– Moi, je vis dans un petit appartement. Ça ne vous arrive jamais de louer de petits appartements?

– J'aime les grands défis.

Amantine boit son verre, et répète pour elle-même « les grands défis, les grands défis ». Elle n'a pas l'habitude du vin, alors le liquide est avalé en grande quantité à la fois. Elle a fini son verre. Elle tend la main vers la bouteille pour se servir, mais s'arrête au milieu de son geste.

– Oh! Pardon.

– Je vous en prie.

Lindberg la sert. Il remplit aussi son verre et celui de sa femme. L'ivresse n'a plus de limite ce soir. Amantine regarde Jacques Lindberg avec intensité, mais sans provocation. Et soudain la pianiste se détend, elle se cale dans son siège, doucement, presque timidement, comme un mouvement qu'on essaie pour la première fois, qu'on ose enfin. Ça y est, elle est assise. Elle boit encore du vin, ce vin offert par Jacques Lindberg, vendeur de grands espaces.

– Est-ce réellement un défi plus grand parce que l'espace l'est, plus grand?

Jacques Lindberg n'écoute rien d'Amantine, sinon ce nouveau regard sur lui. Et dans son ivresse, il fait un clin d'œil à la pianiste du Lingot.

– Tiens, ils ont mis du jazz maintenant. Vous aimez le jazz?

Elle se raidit.

– Je n'en joue pas.

– Je connais un peu, les classiques.

Il entend les pièces lentes, presque sans tempo, celles dans lesquelles on explore les accords en profondeur. Il dit aussi,

– On pourrait croire qu’ils veulent nous mettre dehors!

En disant cela, il regarde autour, apercevant les serveurs qui patientent dans les recoins du Lingot, qui attendent d’en avoir fini avec la nuit. On les regarde, on regarde beaucoup la table du courtier.

– Vous devriez peut-être y aller. Peut-être devrions-nous tous rentrer chez nous et les laisser fermer.

Amantine avance sur sa chaise, lâche son verre.

– Oui? C’est vous qui vouliez...

Jacques Lindberg se fait éclater d’un grand rire.

– Mais non, mais non! Qu’est-ce qui me prend, à la fin ? Je ne sais plus où j’ai la tête. Ce doit être le vin. Restez, restons. Je vous en prie! Oubliez ce que j’ai dit.

Il tapote gentiment la cuisse de sa femme, « n’est-ce pas Rita, que nous sommes bien ici? », et Rita sourit. Elle sait que son mari est bien, qu’il a besoin de ces soirées au Lingot, et de cette pianiste aussi. Il répète : « Restons. »

Rita l’enjoint à continuer la soirée, « mais oui, ne l’écoutez pas. Restez, cela nous fait tant plaisir ». Amantine s’aperçoit qu’elle ignorait jusque-là le son de sa voix, que la femme – Rita, la femme s’appelle Rita, même cela elle l’ignorait – avait été, pour ainsi dire, muette. Cela crée une surprise chez Amantine, qu’on puisse ignorer quelqu’un à ce point, si longtemps.

– Je ne sais pas m’y prendre avec les femmes, quelquefois!

– Il n’y a pas besoin de savoir. Je ne suis que la pianiste.

Lui ne répond pas, il regarde autour avec une satisfaction béate, comme un roi sur son royaume, n'apercevant déjà plus les serveurs qui continuent pourtant d'observer sa table. L'aveuglement de Jacques Lindberg est revenu.

– Je ne voudrais pas être ailleurs qu'ici, en ce moment.

– Tout de même.

– Tout de même, tout de même, n'est-ce pas que l'on est bien ce soir? Ça change des journées de travail qui n'en finissent pas!

Amantine aimerait boire, mais peut-être craint-elle que l'ivresse ne donne raison à cet homme dont elle ignore encore tout.

– Je viens manger ici quand je fais un bon coup, pour me féliciter. Ce matin même j'ai conclu une grosse affaire, l'une des plus grosses de ma vie. Je n'ai pas l'habitude de travailler le week-end. Mais pour ce coup-ci, j'ai fait une exception.

– Vous avez vendu un très grand espace?

– Énorme. Une ancienne manufacture, à l'abandon depuis des années. Je n'aurais jamais cru pouvoir en tirer un aussi bon prix.

Lindberg se ravise,

– Mais que je suis ennuyeux! Je suis là, à vous parler de mes affaires.

– Dans quel coin de la ville était-ce?

– Pourquoi cela vous intéresserait-il?

Amantine rit timidement.

– Vous avez raison, ça ne pourrait pas m'intéresser. Impossible.

Elle n'arrive plus à se retenir, boit, longuement, et alors Lindberg sourit. Dans ce geste, le châle qui recouvrait le dos d'Amantine tombe par terre. Elle prend un temps avant de s'en rendre compte et de le reprendre.

– J'aurais dû travailler plus souvent le samedi, j'aurais pu vous entendre bien avant. Votre musique, délicieuse.

Elle dit rapidement, à cause du vin :

– Depuis mes quatre ans, tous les jours ou presque.

– C'est à peine croyable.

Elle dit qu'elle ne sait pas.

Du silence passe entre elle et Jacques Lindberg.

– Vous avez vraiment aimé ce que j'ai joué ce soir?

– Je n'ai jamais entendu aussi belle musique.

Elle n'a pas l'habitude du vin, ne le supporte pas aussi bien que Jacques Lindberg ou sa femme. Elle sait pourtant encore que la musique de ce soir n'était rien, même pas de la musique. Elle n'a joué qu'un guet-apens dans lequel lui, cet homme, est tombé avec sa femme, et tous les autres du Lingot. Mais comment dire cela, comment faire comprendre l'illusion? Impossible. L'instrument est le même, les morceaux de musique aussi. Où se trouve le mensonge?

– J'ai été charmé.

L'affirmation de Jacques Lindberg ne demande pas de réponse, et le silence suit. Il dure suffisamment pour que Jacques Lindberg entende un nouvel air connu de jazz.

– Ah! Le jazz.

– Je n'ai jamais appris.

– Mais est-ce seulement quelque chose qui s’apprend? Il y a quelque chose d’insondable dans le jazz.

– Tout s’apprend.

Les accords serrés résonnent dans le Lingot, sont répandus dans tout le restaurant alors qu’on prépare le repas offert par Jacques Lindberg à la pianiste.

Le jazz joue, étranger à Amantine. Elle ne sait pas en avoir conscience. Son oreille est tout de même forcée d’entendre l’harmonie qui se déroule, qui revient à chaque forme, identique dans sa différence. Amantine comprend tout de ce standard, elle pourrait retourner au piano et y prendre part, elle-même improviser pendant une forme ou deux. Sa compréhension est telle qu’elle en serait facilement capable. Et pourtant, ce ne serait pas du jazz, non, mais Amantine qui joue les accords, la mélodie du jazz.

Amantine retrouve le désir d’être chez elle, elle se rappelle vouloir y être depuis longtemps.

Lindberg semble apprécier le jazz encore un moment, puis rapidement il se remet à parler par-dessus.

– Le piano, vous savez. J’ai toujours voulu apprendre à en jouer.

Il dit que ça a été son rêve, longtemps.

Amantine, il lui arrive souvent d’entendre ça. La voir au piano semble éveiller un désir enfoui par tellement de gens. Alors on se confesse : moi aussi, moi aussi le piano. Et comme les autres, Jacques Lindberg ne comprend pas pourquoi jamais ça ne s’est réalisé. « Vous savez, la vie quotidienne, les contraintes. » Amantine, sans comprendre, dit bien sûr. L’homme depuis un moment ne touche plus à sa femme, mais lui demande sans cesse « pas

vrai? », à chaque affirmation, pas vrai? pas vrai Rita?, si bien qu'elle ne se donne plus la peine de répondre.

– Pas vrai, Rita? J'ai une bonne oreille, je pourrais arriver à quelque chose.

Amantine demeure muette à cette affirmation.

On finit encore par lui demander des cours.

– Avec vous, peut-être pourrais-je enfin m'y mettre, enfin essayer?

Le repas est long à préparer, il arrive pourtant. Le serveur lui sert,

– Pour madame.

Elle le remercie sans l'appeler par son prénom.

Jacques Lindberg, cet homme d'affaires qui invite les jeunes pianistes à sa table, en profite pour commander une autre bouteille. Les verres sont pourtant encore pleins, sauf celui d'Amantine. Lui, Lindberg, ne boit plus beaucoup, le vin a atteint sa limite. On voit à ses gestes qu'il aimerait pourtant boire encore, poursuivre sa voie dans l'ivresse.

La pianiste mange, elle se dépêche du mieux qu'elle peut. Elle peut boire encore, et l'homme s'occupe de lui en verser, trop rapidement, à chaque gorgée qu'elle prend il remplit, le verre est à ras bord. Elle mange rapidement. Maintenant qu'il est ivre, de petites gouttes tombent à côté du verre d'Amantine à chaque fois qu'il relève la bouteille, tachent la nappe blanche. Rita est muette, son regard est continuellement sur la pianiste. Il n'y a, dans ce regard, ni colère ni jalousie, mais plutôt quelque chose comme de la curiosité, oui, une soif de connaître cette jeune personne qui rend son mari ivre à ce point.

– Alors, c'est décidé. Je me mets au piano.

Amantine considère qu'il n'y a rien à répondre. Elle sourit. Jacques Lindberg la regarde avaler une autre bouchée de son repas. Elle ne peut faire autrement que de continuer à

manger. Il est maintenant tard, presque minuit, le Lingot est vide. La musique est à son plus bas, elle ne sert qu'à couvrir la conversation rachitique de Jacques Lindberg et d'Amantine.

Le repas réussit à se finir. Amantine dépose les couverts. Rapidement un serveur vient reprendre l'assiette d'Amantine en disant bien mangé? Il reste encore beaucoup de vin dans la bouteille.

Rien n'est plus dit et, pourtant, on demeure, on reste assis à regarder le vin. On ne boit plus non plus. Les serveurs se font pressants. Ils attendent leur départ pour pouvoir, à leur tour, se servir à manger. C'est la coutume : le repas est offert à chacun, mais tard, une fois que la nuit est jouée. Ils videront en même temps les bouteilles de ces clients qui n'auront pas su le faire, des vins chers gaspillés, engloutis dans la soif des employés. Ils attendent avec impatience ce butin pour aller ensuite s'endormir, éreintés, sans avoir même pris le temps de se laver.

– Je crois qu'on veut fermer.

– Laissez-moi vous raccompagner. Il est tard.

– Non, non.

– J'insiste.

– J'ai besoin de marcher.

– Il est tard.

La femme parle :

– Cela nous ferait plaisir de pouvoir vous ramener à votre porte.

Amantine refuse une dernière fois l'offre. Son ivresse à lui l'empêche désormais de feindre quoi que ce soit, et la déception qui se lit sur son visage est précise, comme née d'une injustice. Il dit,

– Vous ne me devez rien.

Elle demande pardon. Il répond,

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– C'est la marche. Elle m'est toujours nécessaire.

Il s'est détourné. Lindberg regarde à nouveau le piano mais, cette fois, déserté.

– Mais oui.

– Après tout ce piano, il faut que je bouge.

Il dit qu'il comprend.

Ils sont debout autour de la table maintenant. Le serveur est allé chercher les manteaux de madame et de monsieur. Amantine ne porte encore que sa robe aux bras nus. L'effet devant eux est frappant. Leurs vêtements lourds font de la peau d'Amantine une chose étrange. L'au revoir est incertain. Il y a beaucoup de silence. Jacques Lindberg a maintenant très chaud, il ne peut plus s'en défaire, et une colère lui revient. Il dit « félicitations encore » sans regarder, en cherchant quelque chose par terre. Lorsqu'elle le remercie pour le repas, il semble s'en souvenir comme quelque chose de très loin. Ah, oui. De rien. Il ne la regarde plus. Amantine ne sait pas comment s'en aller.

Jacques Lindberg rappelle à sa femme que demain, on se permet la grasse matinée. Puis, il lui demande si elle a de l'argent, pour le taxi. Amantine est à côté d'eux, demeure là, à les accompagner dans leur départ.

Le serveur vient avertir que le taxi est arrivé. Lindberg va tout de suite vers la porte pendant que Rita, elle, fait un dernier sourire à Amantine en lui souhaitant bonne nuit. Lindberg alors se retourne rapidement et serre la main de la pianiste. Il dit,

– J'espère que vous avez apprécié votre soirée.

Elle sursaute.

– Merci, merci pour le repas.

Ils quittent.

En retournant vers le couloir, elle remarque les serveurs et les cuisiniers attablés autour du grand étal de la cuisine. Le banquet commence. Ce qui reste des menus du soir est posé dessus, et l'on se sert avidement. On a faim, tellement faim ici au Lingot.

On voit passer Amantine. Un jeune aide-cuisinier s'apprête à lui faire signe de venir s'asseoir, mais l'un des serveurs l'en empêche. Celui-ci expliquera plus tard. Dans les cuisines, on n'a pas vu ce qui se passait à la table de Jacques Lindberg.

Cet appétit avide des employés du Lingot résonne dans les assiettes, les plats d'inox, on mange à notre faim alors qu'Amantine est passée.

Elle est dans le couloir. Elle s'habille longuement car une grande fatigue l'a prise. Le regard se perd dans la minuscule ouverture de la porte, lui permettant à peine d'entrevoir le froid de la nuit à venir.

Un bruit dans la salle à manger. Jacques Lindberg surgit dans le couloir. C'est lui, et pourtant on le reconnaît à peine. Il respire fort, avec beaucoup de difficulté. Amantine se recule jusqu'au mur. Des crochets à suspendre lui rentrent dans le dos. Lui s'arrête près d'elle, il regarde avec beaucoup d'intensité. Elle abaisse la fermeture éclair de son manteau, mais comprend rapidement son geste et la remonte. Lindberg a vu le mouvement. Sa respiration, fait un hoquet. Au loin, Amantine peut entendre le bruit confus des employés qui n'ont peur de rien. Elle lui dit,

– Vous savez, cela nécessitera certains efforts de se mettre au piano.

Il ne semble pas entendre.

– Il faudra être patient.

Il se réveille, se radoucit. Il demande : vous avez vraiment aimé votre soirée? Elle n'a pas d'autre choix que de répondre oui. Amantine enfonce un peu plus son dos dans les crochets. Puis il dit,

– Je travaillerai fort. Vous verrez.

Elle voudrait dire, c'est bien sûr que l'on se dit cela au départ, que l'on donnera tout. Mais c'est toujours plus difficile qu'on pense. Elle dit : « Tant mieux. »

Sa femme vient le ramener. Jacques, le taxi nous attend. Alors le sourire de Rita pour Amantine est long et critique. « Il faut le comprendre », c'est ce que semble murmurer la tolérance de son regard.

– Jacques mon chéri, ne faisons pas attendre ce pauvre homme.

Il sourit, puis il se retourne. Jacques Lindberg quitte le couloir en répétant encore, doucement, bravo. Il part, il est parti.

Amantine aperçoit les escaliers qui mènent au sous-sol. Jacques Lindberg les a-t-il vus, lui aussi?

Elle repasse devant les cuisines sans être remarquée des employés du Lingot qui mangent, qui festoient. On entend un rire généralisé, qui se déploie avec force. Elle retrouve l'obscurité de la salle à manger. Le piano au fond se distingue maintenant à peine des tables. Une ombre parmi d'autres. Dehors, on n'aperçoit plus le taxi. Alors elle s'en va. Au moment où le Lingot va se refermer sur elle, Amantine entend une dernière fois un grand cri venu des cuisines. Dehors, l'air froid est pinçant. Il n'y a pas d'autre moyen pour s'en débarrasser que de retourner chez soi au plus vite, sans s'arrêter.

–

Columbia demeure immobile devant la porte de l'appartement. Jacques Lindberg est reparti dans sa grande bête blanche. Le bruit tout en santé du moteur a prouvé qu'elle n'avait nullement été blessée par celui qui attend maintenant le corps droit, le visage très près de la porte. Il fixe au travers.

Jacques Lindberg a encore donné trop d'argent à la professeure, presque le double de ce qui lui est demandé. L'impossibilité de refuser lui est imposée. Jacques Lindberg a l'habitude des affaires. Il dit : « Vous travaillez si fort, faites-vous plaisir. Une belle robe, peut-être, pour le Lingot. » Elle ne sait pas quoi en faire. Jamais encore elle n'a acheté une robe nouvelle avec cet argent donné par lui. Elle porte toujours la même robe noire le samedi soir, sans que Jacques, qui fréquente maintenant assidument cette soirée musicale, ne lui en ait fait la remarque.

Elle va dans la petite cuisine de l'appartement. Le prix du cours – trente-cinq dollars, le même que pour Columbia, que pour tous –, elle le dépose sur le comptoir. Puis elle glisse la main sous la table, en sort une liasse de billets, y ajoute le surplus. Pour se faire plaisir. La liasse, de plus en plus épaisse au fil des leçons avec Jacques Lindberg, est remise dans sa cachette. Le reste, elle le mettra dans son portefeuille. Cet argent est le fruit du travail, il lui sert à vivre.

En se retournant, elle a un léger sursaut, un étonnement à la vue de Columbia dans son appartement. Il est entré, sans bruit. Il se tient là, au centre de la pièce. Un sursaut. Ce qui trouble Amantine est peut-être moins la présence du jeune homme que son immobilité.

Il dit : « Quel fléau ». Son visage prend une expression écœurée, ne quitte pas un point aveugle en dessous de la table.

Amantine aperçoit la main. Du sang suinte de la paume. Columbia n'y prend pas garde, il s'essuie, un réflexe, sur son chandail de laine brun à motifs, qui se tache. Il le refait, ne se rend compte de rien.

– Qu'avez-vous fait?

La laine du chandail s'imbibe du sang, à jamais marquée.

– Le nécessaire, seulement le nécessaire, pourquoi ne voudrait-on pas un peu de justice? Toi, tu ne voudrais pas de justice?

– Mais oui, la justice, comme tout le monde.

Amantine n'a pas peur, alors elle rit. Elle n'arrive pas à ressentir de la crainte devant Columbia.

– Et qu'on ressente enfin quelque chose, ça ne te dit rien, ressentir quelque chose?

Elle retourne dans la chambre en passant devant lui. Il la suit du regard en faisant encore ce geste d'essuyer sa main sur le chandail. Le sang a séché, la tache ne s'étend plus.

– Vous n'êtes pas venu à votre cours.

Il revient aussi dans la chambre. Il dit : « Vraiment? » Il n'a pas remarqué. Elle le regarde essuyer sa main.

Par mégarde il siffle la sonatine pour enfant. Amantine soupire. Elle dit : « Ne vous inquiétez pas. »

– Pourrais-tu me la jouer?

– Elle n'a rien d'intéressant. C'est une pièce toute bête.

Il insiste,

– J'aimerais avoir le souvenir de toi qui la joues.

Alors elle se rend au piano. Elle ne prend pas la peine de se positionner correctement. Ses jambes sont encore à l'extérieur, les bras de côté, comme si elle ne faisait que prendre une note sur le coin d'une table. La pièce est jouée, virtuose pourtant, en pleine vitesse, avec la précision désintéressée des choses simples.

– Tu as raison. Maintenant que c'est toi qui la joues, elle n'a rien d'intéressant. Elle est encore moins intéressante que lorsque lui la jouait.

À l'intonation de sa voix, on pourrait penser que sa phrase n'est pas terminée. Amantine se surprend à ne plus rien comprendre de la présence de Columbia ici.

– Ah oui?

Il regarde autour. Le sang a tout à fait coagulé, le geste de la main qui s'essuie revient pourtant.

– Tu sais qu'ici je donne des cours, que c'est mon travail, enseigner la musique, enseigner le piano? Les gens viennent et je leur apprends ce que le piano est. C'est mon travail.

– Même aux gros porcs?

Amantine n'en peut plus ce soir qu'on lui fasse penser à Jacques Lindberg. Elle le tutoie : « Que veux-tu, que veux-tu? »

– J'ai trouvé l'argent.

Amantine dit que ça n'a pas de sens, que l'apprentissage du piano ne peut se réaliser qu'avec une régularité attentive. Les leçons doivent avoir lieu chaque semaine, chaque semaine doit se calquer sur la précédente, le plus possible le même jour, chaque fois pareil, le travail personnel doit être constant. Autrement je ne peux pas te montrer.

– Mais il me fallait de l'argent. J'en ai trouvé. Peut-être que la semaine prochaine je l'aurai trouvé aussi.

Amantine soupire. Qu'il revienne mercredi, elle a d'autres leçons à donner, il pourra se glisser dans son horaire. L'heure lui est indiquée. Il devra s'y tenir et revenir à chaque fois. Chaque semaine cette heure sera la sienne, une heure d'Amantine, de son temps à elle consacrée à lui.

– Tu y crois vraiment, à cette musique-là? Cette musique de tous les jours?

Amantine dit que sans ça, le piano n'a pas de sens, ne peut pas être ce qu'il est, le piano, sans tout lui consacrer, jusqu'au temps. Elle ajoute,

– Vous devrez jouer la pièce, vous le savez?

– La même?

– Oui, celle-là. Ce ne sera pas différent.

– Et de moi, elle sera intéressante?

– Pas plus, non.

Un temps. Columbia se remet à parler de tout autre chose. A-t-il compris, pour le cours? Impossible de le dire. Il invite Amantine à venir voir son spectacle de la fin de semaine. Le refus demeure le même que la première fois. Il n'insiste pas. Alors il s'en va. Il rit soudain et s'amuse ne serait-ce que d'être en vie et de repartir à l'aventure au milieu de la nuit – le dit-il, « je repars à l'aventure » ou bien est-ce seulement l'impression que donne son départ de l'appartement?

Il va partir, désertier la nuit d'Amantine. Il le fait, traverse le cadre de la porte. Mais, avant que ne vienne la séparation, il éprouve une question, sent cette interrogation refaire surface. Surement n'en attend-il aucune réponse, surement en ignore-t-il même la signification.

– La musique, tu la fais pour rien, des fois?

Amantine referme la porte devant la question. Un moment passe, avant de l'entendre descendre l'escalier sans fin, puis passer la porte dehors. Elle entend peut-être aussi quelques pas sur le trottoir, mais déjà ils s'éteignent avant qu'elle ne puisse en être certaine. Elle se retrouve complètement seule dans cette partie de la ville, de nuit. Elle pose sa main sur le loquet, le verrouille, puis se reprend, fait le geste en sens inverse.

Dans la cuisine, elle récupère la liasse d'argent donné par Lindberg, cherche un autre endroit où la mettre. Les billets semblent lui brûler la main. Elle se presse dans l'appartement, dans tous les sens, avec la liasse au-devant d'elle.

Elle se retrouve face au piano, comme s'il n'avait pu en être autrement. Alors elle s'arrête. Elle glisse le bras dans l'interstice derrière, et coince l'argent entre deux cordes.

Derrière l'instrument, dans l'ombre du piano, on aperçoit une lueur, celle du ciel éclairé par la lune. La table d'harmonie, baignée dans ce clair-obscur, ne semble plus la même, acquiert une étrangeté nouvelle. Amantine se rappelle la fenêtre. Ose-t-elle tourner la tête franchement et regarder la nuit?